



L'Or *des rêveries*

Martine Salucci

Martine Salucci

L'Or des rêveries

© Martine Salucci, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9642-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1^{ère} partie

Debout, une carte dépliée sur le capot de ma voiture, je pars en quête de la route assurée de me mener à bon port. L'ayant localisée, il me reste à m'installer au volant de ma Peugeot 206. Celle-ci repart dans un ronflement de moteur. Une heure environ après, j'atteins Brives-Charensac. Au sortir de la ville, les derniers tournants achevés, ma voiture s'arrête à côté d'un grand portail vert. Alors me revient l'épuisant voyage nocturne, l'appartement parisien laissé en désordre. D'autres images encore me submergent et m'empêchent de me raccrocher au présent. Sans regret, il faut les repousser afin de savourer, vitre ouverte, la fraîcheur matinale du Velay. Quel contraste avec la capitale irrespirable au mois d'août !

Sur un coup de tête, j'avais décidé de retourner à mon lieu d'origine dans le dessein de renouer avec mes racines. Des années s'étaient écoulées depuis mon départ de la campagne. Dire que c'était le bon temps alors serait exagéré. J'avais trop souffert de l'indifférence de ma mère à mon égard. Pour cette raison, mon retour à ma maison d'enfance ne laisse pas de m'inquiéter.

Aujourd'hui ma main tient la même clé de jadis qui ouvre la même serrure. En ouvrant la porte, l'émotion me saisit. Toutefois, la vision du jardin me reconforte. Apparemment, rien n'a changé ici excepté les arbres plus élevés que dans mes souvenirs. Au fond s'élève l'ancienne demeure familiale où j'ai grandi. Mais voici qu'apparaît dans l'allée une fine silhouette féminine. Son attitude penchée ne s'accorde pas à mes souvenirs. À peu de distance cependant, je reconnais ma mère aux cheveux gris et aux traits vieillis. La patine des années a terni son regard. « Tiens, te voilà, Camille ! » dit-elle simplement. Il s'agit alors de m'avancer vers elle afin d'enlacer son corps amaigri en faisant fi du temps enfui.

Ensemble, nous prenons ensuite le chemin de la maison. Celle-ci, que de fois y ai-je songé dans la distance ! J'aurais probablement pu y vivre solitaire telle qu'elle était. Mais bien souvent, il m'arrivait de prendre le chemin de la rêverie. J'osais alors la modifier à mon gré, sans crainte de l'agrandir à ma guise en ajoutant de nouvelles pièces, l'une dédiée, par exemple à la musique l'autre réservée aux jeux d'invention. D'autres fois, je me contentais de la faire voyager dans quelque pays mythique.

Dans la salle à manger, meubles et objets du passé toujours à la même place font renaître aisément hier. Toutefois, l'espace était plus vaste dans mes souvenirs. Figée un moment d'étonnement, je redeviens bientôt la petite fille qui trottnait dans les coins, prête à exprimer sa joie d'enfant. Mais vite, il faut me ressaisir, laisser le passé de côté comme s'il n'avait jamais été et me décider à partager l'existence commune.

Le petit déjeuner servi, assise face à ma mère, je pressens que sa retenue occulte un flot de questions. Il importe pourtant de la faire patienter car une tartine à la main, je m'interroge. Que conter de moi ? Il y a certaines limites à ne pas dépasser. Je me souviens trop des rejets de Marie à propos des mœurs et de la mentalité modernes. Invariablement, ses réponses à mes lettres étaient décevantes. Comment la croire changée ?

Par prudence, j'avance des considérations sur la famille et les fréquentations d'antan. De la bouche maternelle défilent alors en désordre naissances, mariages et décès. À mesure que l'inventaire se poursuit, le visage en face de moi s'éclaire ou s'assombrit. Entre cette année 2025 et le jour de la séparation, la liste est longue. Le courrier rare est loin d'avoir tout conté. À force de tendre l'oreille, la léthargie me saisit. Un moment, les propos s'embrouillent dans ma conscience et je chavire dans la confusion.

Au réveil, j'ouvre des yeux ébahis sur ma chambre d'enfant. Comment y suis-je parvenue ? Je n'en ai nulle mémoire. Durant mon sommeil, il a défilé un rêve insensé. Égarée au sein d'une traversée d'ombre, je tentais en vain d'accéder à la lumière. Dans ma course effrénée, mes jambes se dérobaient sous moi. Alors que j'étais sur le point de tomber, je me suis réveillée.

Les yeux ouverts, la vision de la réalité disqualifie en tout point mon errance. Sans peine, ma mémoire reconnaît le mobilier qui m'entoure. J'avais treize ans le jour de mon départ vers les Etats-Unis, escortée de mon père et mes frères. Depuis, dix-sept années se sont écoulées.

À présent, mon regard se pose d'abord sur la commode, en quête de mon cher angelot de porcelaine. Par bonheur, celui-ci est toujours en place. Au mur pend le miroir suranné d'antan. Celui-ci reflète le dos de l'imposante pendule de bronze aux aiguilles immobiles. On dirait que le temps s'est figé en mon absence. Le bâillon du silence l'a fait taire et impose sa loi. Or, ma chambre ne doit plus rester inerte en ma présence. Il ne tient qu'à moi d'occuper ce fauteuil de manière à lui redonner vie. À peine y suis-je assise qu'à un craquement évocateur du passé, je souris.

Mon regard promeneur s'arrête ensuite par hasard sur une image pieuse fixée au mur. Celle-ci, il s'agira de l'ôter. En effet, elle ne me ressemble plus. Par

ailleurs, mon nid d'antan mérite d'être rafraîchi. À cet instant, je me ressaisis. Non, cela est impossible. Aujourd'hui, cette chambre n'est plus la mienne. En soupirant, je me contente alors de savourer la paix du silence.

Quelques temps après, une autre chambre de New York s'infiltré en moi, celle proche de Central Park que j'avais délaissée. Elle faisait partie de l'appartement où nous vivions, mon père, mes frères et moi après le divorce de mes parents. Plus tard, j'avais migré à Paris en vue de tracer un trait définitif sur un échec amoureux. Dans la capitale, lorsque tout se passe comme on l'entend, on n'y vit pas si mal. Pendant trois ans, je m'étais dépensée en conférences sur l'art avec enthousiasme. Puis mon contrat terminé, j'avais cru bon de me rabattre sur les visites de monuments parisiens. Néanmoins, assiégée constamment par des touristes, ce travail m'est apparu fastidieux à la longue. Aussi, juillet terminé, l'idée m'était venue de rejoindre ma mère dans mon Velay natal.

À trente ans, retourner au point de départ de mon existence était un véritable saut en arrière. En quittant la Haute-Loire à l'adolescence, je pensais alors n'y plus remettre jamais les pieds. Mais de temps à autre, la vie abonde en tournants imprévus. On ignore ce qu'il nous prend d'agir autrement.

À coup sûr, me mettre au vert au mois d'août m'abreuvera de repos. Mais en attendant, ce matin, j'ai une opération délicate à accomplir, renouer connaissance avec ma mère. Après une longue séparation, il est difficile de renouer des liens affectifs avec celle quittée à mon adolescence. Depuis, ne nous ne sommes pas perdues de vue ? Par la suite, il s'agira de résoudre un problème d'un autre ordre, remettre en question mon avenir professionnel. J'aurai en effet à répondre à la question angoissante : que devenir ? Pour l'heure, aucune place ne m'est réservée nulle part. Aussi l'incertitude est-elle devenue ma compagne. Cependant, nul avenir ne doit demeurer sans perspective. Aussi aurai-je à cœur de ranimer mon enthousiasme en vue de retrouver un emploi. Pour y parvenir, force sera d'user de discernement. À mon âge, on n'a plus le droit de se fourvoyer. Aussi sera-t-il crucial de mettre en œuvre toute mon énergie pour élire ma future carrière. Nul doute, il me reste encore des années de labeur avant la retraite.

Néanmoins pour l'heure, l'essentiel est ailleurs. Est venu, je l'ai déjà dit le moment de rejoindre ma mère. Cette perspective tracassière, le devoir l'exige. J'imagine déjà Marie braquée sur des idées qui nous séparent, là où elle voudra à tout prix m'emmener. Ah ! faire table rase du passé et n'en laisser que des cendres. Quel apaisement m'apporterait l'oubli ! Pourtant, n'est-ce pas mon intérêt de préserver en moi ce qui m'importe ?

Au moment de quitter ma chambre, l'appréhension me saisit. Je m'octroie une

dernière pause pour tenter de reproduire en pensée des sentiments que je perçois confusément. Parviendrai-je à les faire vibrer à nouveau en moi ? Pour m'assister, j'ignore s'il serait souhaitable de faire ressusciter quelque souvenir aimable du passé.

Au fond du couloir, la télévision bavarde sur tous les tons. La porte ouverte, me voici déjà à la merci d'une rencontre. Incroyable ! ma mère n'est pas seule à occuper le séjour. Avec embarras, elle me présente à Claude, son mari. Celui-ci se lève poliment pour me saluer. Ébahie, j'ouvre de grands yeux. Tomber à l'improviste sur un inconnu apparemment de l'âge de mon père, voilà qui est déconcertant. Toutefois, à première vue, rien de singulier à signaler à son sujet.

Au déjeuner, je m'enquiers sur le mariage tenu secret. Au départ, ma mère avait tardé quelques temps à se décider. À cela, rien d'étonnant. Aussi loin que je remonte dans ma mémoire, celle-ci haïssait le plus minime changement. Issue d'une époque révolue, Marie avait le plus grand respect pour les coutumes anciennes. Ses réticences brisées, la signature s'était faite devant le maire du Puy dix ans auparavant. Le silence de ma mère à ce sujet était probablement causé par la crainte de scandaliser ses trois enfants dont moi la dernière. De son côté, si mon père avait appris son remariage, il n'en avait rien dit.

Au cours du repas, mon calme de surface rassure ma mère. Afin de la tranquilliser encore, je la félicite de sa nouvelle union. Il faut à tout prix éviter les échanges boiteux où le désaccord serait gagnant. À l'apparition du soufflé, la conversation repart grâce à Claude qui s'écrie :

— À l'heure actuelle, nous sommes dans l'agriculture !

— Ah ? Je l'ignorais.

Que dire de plus sur un sujet qui m'est totalement étranger ? L'ennui est que le couple n'a rien d'autre en bouche. Incapable d'avancer la moindre idée, je vante à tout hasard les mérites de la campagne. D'emblée, Marie et Claude s'orientent sur les désagréments provoqués par l'hiver. Une évidence saisonnière. Puis la conversation allant, les échanges s'étiolent. Un moment, je surprends les deux époux en train de s'échanger un regard. Aurais-je par ânerie émis une ineptie ? Selon moi, m'exprimer devant un étranger est embarrassant. Il importe malgré tout de l'occulter. De manière à paraître à l'aise, d'un faux air décontracté, je tourne les yeux vers la fenêtre pour m'exclamer : « Comme la végétation épanouie se pare de beauté authentique ! »

À l'instant du fromage, ma mère tâte le terrain avant d'en arriver au célibat. Je la vois venir. Pour moi, c'est une épreuve où la discrétion s'impose. L'expérience m'a appris à garder mes vérités pour moi. Viennent ensuite des questions relatives à ma profession. Circonspecte, je me borne à mentionner mes

années de conférencière.

Durant le repas, je reviens secrètement sur mon attitude et mes paroles : ai-je bien dérobé mon être intérieur ? Ce point délicat est à éclaircir. L'essentiel est d'occulter ce qui me tient à cœur, d'éviter à tout prix d'être incomprise ou rejetée. Nul n'a le droit de me juger. Vouloir me changer serait tenter de me détruire. Les critiques m'assaillent au plus profond. Je les ai toujours très mal supportées. Par bonheur, l'air impassible du couple me rassure.

Le moment du café qui a lieu au jardin répond entièrement à mon attente. Chacun s'installe autour de la table ronde à l'ombre du tilleul de mon enfance. Après de menus propos échangés, je repose ma tasse vide. Puis les paupières closes, je respire profondément. L'écrin de verdure qui m'abrite me donne la sensation de revivre. Durant les années où j'en étais éloignée, bien souvent, je me représentais le jardin tel qu'il était. D'autres fois, ce petit paradis me faisait rêver à ma façon. J'imaginai y planter quantité d'espèces d'arbres merveilleux et des fleurs étranges et éclatantes qui n'existaient qu'en moi.

Toutefois, que se passe-t-il à quelques pas de moi ? J'aperçois une mésange bleue en train de fouiller la terre. Mais aujourd'hui, à cet adorable oiseau, qu'ai-je à offrir ? Evanoui, le temps où j'éparpillais des graines à l'aventure. Qu'il serait bon d'en faire voler à nouveau, de reproduire les gestes insoucients d'autrefois ! Mais de ma spontanéité d'hier, que reste-t-il ?

Tandis que les époux demeurent assis à l'ombre, je décide d'entreprendre la visite du jardin. Il fait bon musarder sans hâte dans l'allée principale à l'inverse de mes courses effrénées d'enfant. Je me revois encore petite fille, tout sourire à la vue d'une rose éclore ou d'un rouge-gorge en plein vol. Comme hier, je grapple ici une groseille et plus loin un cassis sur ce bout de terre tant aimé jadis. Ah ! quel mérite a la nature de rester en place pour faire croire à l'éternité. Celle-ci tire son essence de la terre, de la lumière et de la pluie du ciel afin de croître avant de laisser place aux futures générations.

Non loin de l'entrée du jardin se dresse le tilleul où j'aimais tant grimper enfant. Celui-ci abritait ma maison-refuge que j'appelais en secret mon nid. En haut, qu'il faisait bon rêver à l'écart du monde !

Soudain, je perçois un bruit de moteur dans la rue. Puis le silence revient. Peu après, la sonnette de la porte d'entrée tinte, des pas inconnus font crisser le gravier. S'approche de moi un homme grand et svelte qui m'interroge :

— Tu ne me reconnais pas, Camille ?

— Prise de court, je balbutie : Non... excusez-moi !

À vrai dire, serais-je physionomiste ? Comment distinguer en cet adulte à l'air assuré, Julien, le timide adolescent d'autrefois ? J'ai beau interroger le visage

penché vers moi, étrangement dupliqué, il m'apparaît tout à fait étranger. Rien en cette figure singulière ne m'évoque l'enfant que j'avais si bien connu. Tant d'années les séparent ! J'ai l'impression de faire face à un grossier mensonge du passé.

Après les formules de politesse d'usage, à court de mots, nous rejoignons les deux époux. Au début, je me force à paraître à l'aise et à participer activement à la conversation. N'est-ce pas tout naturel ? Mais trop vite, le quotidien prend place, justement ce qui m'échappe et charrie en moi des interrogations. A contrario, le passé m'interpelle. Aussi, je m'ingénie à mettre celui-ci en avant au cours de mes propos. Mais je m'y prends si mal que le présent ne tarde pas à revenir dans les bouches qui m'entourent. À mesure que le temps s'écoule, le malaise de la solitude grandit en moi. Comment m'en délivrer ? Entre moi et les autres, un fil s'est rompu. L'angoisse me vient d'être devenue incapable de communiquer. J'ai l'impression qu'une cloison invisible nous sépare. À cette pensée, la mélancolie s'empare de moi.

Cependant, la visite s'achève avec une précision d'horloge. Au bout d'une heure, il est question de raccompagner Julien à sa voiture. En marchant à côté de lui, je m'empresse de broser mes jeunes années à New York. Au moment où j'en viens à Paris, le seuil de la porte est franchi. Nous échangeons encore un dernier regard, une vague promesse de nous revoir puis l'ami de naguère me tend la main puis s'éloigne vers sa voiture sans se retourner. Intimidée, je n'ose l'accompagner.

Retrouvée seule, j'ai la nette impression d'avoir parlé dans le vide. Que tenter sinon retourner au jardin ? L'ayant rejoint, mes retrouvailles avec un ami d'enfance me poursuivent. Les avoir si mal vécues, en suis-je responsable ? Par bonheur, un papillon jaune et noir au devenir éphémère voltige vers moi pour distraire mes pensées. Si petit soit-il, son éclat merveilleux et sa légèreté me ravissent si bien que le désir naît en moi de le suivre. Ne puis-je profiter comme lui de l'instant à vivre ? C'est ainsi que le potager reçoit ma visite. Celui-ci se compose toujours du même carré de légumes entouré de fleurs. Les fraises, il est trop tard pour en cueillir. Mon regard s'arrête sur la cime d'un cerisier. Là siffle un merle joyeux que j'ai plaisir à écouter. « Toi au moins, tu apprécies l'existence ! » lui dis-je en souriant.

À la veillée du soir, les menues impressions échangées, converser n'a plus de raison d'être. Au tour de la télévision alors de devenir reine. Au long du film que Claude a sélectionné, l'oreille distraite, je fais mine de suivre les péripéties qui s'enchaînent à l'écran. En réalité, je m'en moque éperdument. Il est question d'une histoire d'amour nébuleuse trop compliquée à débrouiller. Pareil méli-

mélo de fâcheries et de criailleries à outrance, comment en suivre les péripéties ? Penser ou même rêvasser en même temps est une rude épreuve. Au bout de deux heures interminables, le divertissement illusoire s'achève enfin. Chacun se lève sans faire le moindre commentaire et l'on se souhaite simplement bonne nuit.

De retour dans ma chambre, le vieux miroir de la commode me renvoie un visage désappointé. Quelle piètre copie de moi-même ! » me dis-je. Il semble que mes yeux bleus se soient assombris. Quant à ma longue chevelure brune, elle est toute dépeignée. À seule fin de m'encourager, J'aimerais me sourire mais je n'y parviens pas. Dois-je donc me forcer ? Après m'être vite déshabillée, je me glisse entre les draps avec la nette impression d'avoir bien mal employé mon temps. Que d'heures perdues sans retour ! Ma dernière pensée est l'espoir d'un lendemain salubre.

Ainsi vont les premiers jours durant desquels un détail curieux m'interroge. Dans les conversations, on dirait que l'essentiel est toujours laissé dans l'ombre. J'essaie pourtant d'énoncer quelque idée féconde. Cependant, mes mots tombent dans le vide ou aboutissent à des remarques dont j'aimerais vraiment me passer. Pourtant, le superflu n'est-il pas à fuir ?

D'autre part, un objectif me tient à cœur : parler à ma mère en aparté. Mais en butte à des tentatives avortées, la tâche paraît malaisée. Du matin au soir en effet, Claude suit docilement son épouse. Après le café, en dehors du week-end, le duo s'apprête à partir au travail. De façon à compléter leur retraite, Marie et Claude passent une part de leurs après-midi à récolter des légumes sur une terre dont ils sont propriétaires. Cette tâche achevée, il leur reste à les acheminer vers une coopérative située à quelque distance. Toutefois, de ce labeur lassant, ils ne se plaignent pas.

De mon côté, quelle place ai-je dans leur vie ? La plus minime sans doute. Mais au fond, n'est-ce pas ma faute ? Depuis mon arrivée en effet, ai-je énoncé une seule fois ce qui m'importait ? Assurément, faire acte de présence de temps en temps ne suffit pas. Aussi serait-il souhaitable de me manifester. D'abord, ne devrais-je pas confier à ma mère que j'ai changé ? Aujourd'hui en effet, je n'ai plus grand-chose à voir avec l'adolescente qu'elle a eu tant de mal à supporter autrefois. Si je reviens aujourd'hui sur ces années lointaines, il flotte en moi le relent d'anciennes discordances où l'on ne pouvait se rejoindre. Je trouvais alors Marie distante et peu maternelle. Certains jours, lui adresser simplement la parole m'en coûtait. Nous accorder paraissait alors impossible. Lors de discussions interminables, il n'était pas rare pour moi de céder au découragement. D'où ma souffrance liée au sentiment d'être incomprise. À cette époque, j'avais tendance à penser qu'il était vain de combattre les idées arrêtées